

*Un Carabe doré me crache son effluve méphitique tandis que disparaît comme un éclair son radieux arc-en-ciel* a écrit Pablo Neruda dans *J'avoue que j'ai vécu*. Surnommé jardinière à cause de son appétit pour les nuisibles, le carabe doré est un bijou monté sur pattes. Joyau de nos potagers, c'est l'un des rares carabes à aimer le soleil. Il y joue des reflets de son armure vert bronze, carapace irisée d'or rouge sur le dos et les côtés. Si nous le laissons fondre à la chaleur du creuset, en extrairions-nous le métal précieux ? L'effluve méphitique dont parle Neruda semblerait être le fait de certains *bombardiers* dont fait partie notre carabe, coléoptères qui ont la faculté d'expulser par leurs glandes *pygidiales* une solution aqueuse défensive selon une réaction chimique interne qui provoque l'explosion. Une pulvérisation à 100° C composée à 25% de peroxyde d'hydrogène, cette même eau oxygénée que l'homme utilise comme comburant pour ses fusées ou pour fabriquer certains de ses explosifs.

Au moment des premiers coups de bêche de la saison, j'espère ne pas lui nuire. Ses apparitions remplissent mon coffre à trésors du jour. Aimé des jardiniers, gendarme de nos plantations, le carabe consomme les limaces, les escargots, les doryphores et autres indésirables au potager. Il saisit ses proies avec ses mandibules et leur applique la sécrétion digestive dont il a secret avant de les consommer. Vorace, la femelle mangerait aussi le mâle après l'avoir vidé de sa semence. Pratique courante chez les insectes, le

mâle fataliste se laissant dévorer le ventre sans rechigner. (...) *L'intestin que la carabe extirpe est le lieu replié, entortillé, obscur de la digestion, celui des assimilations et des transformations de l'autre, l'amant. C'est comme si elle s'efforçait d'avaler son appétit même, d'absorber son ardeur et toutes les possibilités qu'il avait de s'épanouir. Elle ronge le siège des désirs, le long conduit des métamorphoses et sa voracité peut paraître effrayante, effroyable à qui n'ose accepter son animalité profonde*, observe Jean-Pierre Otte dans *L'Amour au jardin*. Il faut reconnaître que le carabe est un mets de choix, une friandise appréciée du renard au vu des élytres et carapaces retrouvées dans ses déjections. *Après la ripaille, l'amour brutal; après l'amour la ripaille. En cela, pour le carabe, se résume la vie*, a dit l'entomologiste Jean-Henri Fabre. *Ça se laisse manger* ou *ça fond tout seul dans la bouche*, aurait ajouté ma grand-mère. Heureusement pour lui, mon grand-père n'avait rien à craindre de sa chère épouse: la viande crue n'était pas son fort. Impressionnable, ma grand-mère se suffisait d'un cri de salad.

Cet hiver-là, Œil-Rouge fit mourir sa dernière femme à force de mauvais traitements. En cela, il se montrait plus brutal que les bêtes, car, en général, les animaux des races inférieures ne tuent pas leurs femelles. J'en déduis qu'Œil-Rouge, malgré ses effroyables tendances ataviques, annonçait l'apparition de l'homme, puisque seuls les mâles de l'espèce humaine assassinent leurs compagnes.

Jack London, *Avant Adam*

Vois ce scarabée sur cette bouse, comme une riche épingle sur une épaisse cravate.

Jules Renard, *Histoires naturelles*

Au volant, dans la nuit, je l'espère; je veux et j'exige son apparition. Je le sais proche. À son insu, il promène sur son dos fuyant des valises remplies de légendes et de fables où, associé à d'autres animaux, il fait la morale ou bien joue l'arroseur arrosé. Il y a neuf siècles de cela, il a échangé son nom avec celui d'un personnage de conte; sa queue en forme de goupillon y a laissé quelque peu de son bouffant. Quand je rentre bredouille sans le rencontrer quelque chose de moi reste sur la route, à l'attendre. Il est si chargé de nos bagages qu'il en deviendrait presque humain.

L'animal se croit caché par l'obscurité. Je reste à l'affût comme si davantage d'attention allait provoquer la magie de ce moment où le *tapetum lucidum*, cette membrane supplémentaire au fond de son œil qui lui permet de discerner ce qui est plongé dans le noir, réfléchira la lumière de mes phares en deux signaux fluorescents qui le trahiront. Le jour m'offre trop souvent la vision de sa dépouille éviscérée sur l'accotement. Imprudence ? S'est-il immobilisé, capturé par une lumière aveuglante, avant de se faire happer ? À quoi sert donc sa réputation de maître des ruses ?

L'après-midi, il m'arrive de l'observer à découvert; l'échine basse, l'œil fureteur, il guette ce qui passera bientôt de vie à repas, son ouïe si fine qu'elle capte les basses fréquences d'une souris de passage ou celles de la reptation d'un ver de terre. On dit que le renard peut grogner, gémir, haleter, hoqueter, cracher, caqueter, aboyer, hurler,

japper, glousser, hululer. Il cliquette une menace. Il glapit pour signaler un danger aux petits. Il les rassure en une sorte de soupir. Est-il chien ? Est-il oiseau de proie ? Un soir, par la fenêtre ouverte, nous parvient une sorte de cri de Wilhelm, un cri si horrifiant qu'il ne nous paraît pas naturel. La chouette effraie ? Non, le renard. Dans ses cris, encore, la faculté du travestissement.

Mais pour qui se prend-il, le goupil ?

(...) le renard a l'organe de la voix plus souple et plus parfait que le loup... Tandis que le loup ne se fait entendre que par des hurlements affreux, le renard a des tons différents selon les sentiments différents dont il est affecté : il a la voix de la chasse, l'accent du désir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur au moment où il reçoit un coup de feu : blessé ou roué de coups, il ne criera point mais se défendra toujours avec courage...

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière*, avec la description du Cabinet du Roy